

L'indécision

*Le chemin du bonheur
est tellement étroit
qu'on ne peut y circuler à deux
à moins de ne faire qu'un.*

Claire

Pas besoin de réveil-matin pour connaître l'heure exacte. Mary vient de se réveiller. C'est le moment où elle émerge de sa nuit. Je n'ai pas à me plaindre, dès le troisième mois, elle dormait d'une traite jusqu'au matin. Par contre, les grasses matinées ont été vite oubliées.

Jissey a ouvert les yeux dès le premier cri de notre fille, comme par instinct paternel. Nous avons passé la nuit ensemble dans mon lit. Avec lui, ça ne me dérange pas. J'ai l'impression que mon mari rentre d'un long voyage et que nous rattrapons le temps perdu. Vous voyez ce que je veux dire !

Le devoir m'appelle.

Mary dans les bras, je fais irruption dans la cuisine pour préparer le biberon et, pendant qu'il chauffe, je la change sur le canapé, c'est plus facile et je n'ai pas mal aux reins.

Aujourd'hui, j'ai un allié, Jissey, qui récupère lui-même le biberon, le teste pour vérifier la température et, satisfait, attend Mary pour la nourrir. Cette fois, il se débrouille très bien. Notre fille ne dit rien, heureuse de s'enfiler son petit déjeuner dans les bras de son père. De les voir tous les deux, me met la larme à l'œil. Quand je disais que j'avais l'impression de revoir mon mari après une longue absence. Eh bien, là, je le confirme !

Chaque jour, même lorsque Kate est présente, je prends du temps pour ma fille, pour la nourrir, la changer, la baigner. J'essaie d'être une vraie mère qui prend soin de son enfant. Je profite au maximum de mes moments de présence à la maison, car ce n'est pas toujours le cas. Rien que ces quinze derniers jours, je me suis absentée deux fois pendant trois jours ; alors, dès mon retour, j'essaie de rattraper le temps perdu.

Pendant que notre fille déguste son lait, je profite d'avoir les mains libres pour faire le café. Je connais les goûts de Jissey pour ce nectar dont il est très friand. Après avoir changé et habillé Mary, je l'allonge dans son siège. Nous allons enfin pouvoir déjeuner tranquillement. Mon café est si bien réussi, qu'après avoir mangé deux brioches avec de la confiture, il en reprend une seconde tasse et me demande, tout en sirotant le liquide :

- Tu as retrouvé la lettre de ton père ?
- Elle est là.

Je la lui remets.

- Je l'ai relue, dis-je. Ça m'a permis de mieux comprendre la signification de certaines phrases.

Il parcourt la lettre plusieurs fois avant de me questionner :

- Pourquoi dit-il : « *Nous avons suspendu la recherche parce qu'un incident est venu perturber la quiétude de ce lieu magique.* »

- C'est le seul passage que je voulais te relater.

- « *Nous avons suspendu la recherche* », signifie qu'il n'est pas allé jusqu'à la découverte de l'ancre de Sophie ou bien s'agit-il d'autres choses ?

- Nous trouverons bien la solution.

- Mais Mimie, si tu le demandais à ton père. Sans doute, se souvient-il de la lettre qu'il t'a laissée.

- Tu as raison ! J'appellerai mon père et en profiterai pour lui glisser la question discrètement.

Après la douche, nous partons bras dessus, bras dessous faire quelques achats à la supérette, ce qui nous donne l'occasion d'utiliser la poussette dernier cri de Mary. De couleur grise et noire, elle est de toute beauté avec des roues immenses et, d'après la vendeuse, un système de suspension révolutionnaire. J'avais besoin de quelque chose de pratique, facile à ranger, et je la trouvais jolie. Grace, que j'avais emmenée avec moi, l'aurait préférée rouge mais trop criarde à mon goût alors que le gris est une couleur passe-partout.

Ce matin d'été, le soleil traverse les branches des arbres et, en rejoignant une zone dégagée, je retrouve la sensation du soleil du mois d'août australien, sec, frais mais tellement rayonnant. C'est un vrai bienfait pour l'organisme !

Au magasin, j'ai besoin de quelques victuailles pour remplir le frigo. Profitant de la visite de Jissey, j'ai donné congé à mes deux assistantes pour me libérer de toute contrainte et être seule avec lui. Même si je les adore, je préfère les éloigner pour leur éviter de me juger.

Jissey semble effaré par les prix pratiqués dans ce quartier. Évidemment, nous ne sommes pas dans une banlieue, aux pieds des HLM. Ici, la qualité de vie, ça se paie et heureusement que mon compte en banque est bien garni. En venant, je lui ai expliqué mon système de fonctionnement : j'ai ouvert un compte spécial pour les dépenses de la maison que les filles utilisent pour acheter ce qui est nécessaire, plutôt que de me demander continuellement de l'argent liquide. Grace et Kate se servent du chéquier à leur guise. La banque effectue chaque début de mois un virement de mille livres. Au bout de trois mois, je fais le point sur les différents achats et je vérifie

l'équilibre du budget, si je dois en verser plus. Pour le moment, cette façon de faire nous donne toute satisfaction et oblige mes assistantes à me faire confiance.

Le gérant du magasin qui totalise mes victuailles sur le comptoir jette, de temps en temps, un œil sur Jissey, se demandant si je suis venue avec mon mari. Habituellement, je suis seule avec Mary. « *Alors, pense-t-il, aujourd'hui, c'est le retour au bercail du mari prodigue* ». Je souris à cette allusion qui m'amuse. Quant à Jissey, préoccupé par Mary, il ne fait même pas attention à ce détail.

C'est étrange de se dire que nous devrions être effectivement mari et femme, en train de faire les courses au supermarché. Si la vie s'était passée d'une autre façon et si je n'avais pas merdé en lui jetant son infidélité à la figure, nous ne nous serions pas séparés. Il y aurait eu des pleurs, des hurlements, mais nous serions toujours ensemble. Si ! Si ! Si !

On ne peut rien changer aux espoirs perdus.

Si la minute s'est écoulée, c'est déjà le passé !

De retour à la maison, je prépare le déjeuner pendant que « *mon mari* » joue avec sa fille. J'ai une bouffée de remords qui m'appuie sur la poitrine. Mais je passe outre, préférant préparer un thé vert, rien que pour s'hydrater. Par la fenêtre, je peux voir la jardinière de pétunias posée sur le rebord laisser passer le soleil qui illumine la cuisine et ces rayons magiques me remontent le moral. Je suis en forme ce matin. Je ne me suis jamais sentie aussi bien depuis longtemps.

Pendant la sieste de Mary, nous avons fait l'amour. En fait c'est moi qui lui ai fait des avances. Habituellement, ce n'est pas mon genre de séduction, préférant le laisser faire ses propositions, mais j'avais envie qu'il me prenne dans ses bras.

Allongée l'un contre l'autre, nous nous laissons réchauffer par les rayons du soleil qui traversent la fenêtre. Je me serre contre lui, contre son corps dont je n'ai pas oublié l'odeur de mâle que j'adore. Il semble inquiet, soucieux. Je connais ce regard qui part dans l'imaginaire, c'est celui d'une intense réflexion. Mais Mary, comme le matin, semble vouloir nous séparer.

Après un biberon qu'elle engloutit goulûment, nous allons nous promener dans le parc, juste à côté de la maison. C'est mon endroit préféré lorsque je veux décompresser. Dans les allées, pas de voitures, souvent des sportifs, des pigeons en pagaille et des mères de famille en poussette comme moi. Nous rencontrons Abigail, avec qui j'ai déjà discuté. C'est une femme charmante qui promène son fils Martin. Il a deux ans et

paraît turbulent. Elle a de la difficulté à se faire obéir et l'enfant en profite. Il fait toutes les bêtises possibles et inimaginables.

Les arbres, les oiseaux, le soleil à travers les branches, tout est magnifique dans cet endroit. Je suis heureuse d'habiter à deux pas de ce lieu magique. Nous rentrons maintenant car le soir commence à tomber et Jissey doit prendre son vol de retour à vingt et une heures à Heathrow. Je commence à sentir la fraîcheur me tomber sur les épaules.

Nous buvons un thé et un en-cas léger pour faire patienter l'estomac de mon ami. Je ne sais pas si je dois dire : mari, compagnon, amant, ami ? Enfin, il est tout ça réuni.

Au moment de partir, je me suis laissée aller à pleurer comme une femme accompagnant son époux partant à la guerre sur le quai de la gare. C'est idiot de ma part de le culpabiliser ainsi, mais c'est sorti tout seul !

- Tu as réfléchi à ma proposition, me dit-il, en m'embrassant ?

Il me serre dans les bras comme jamais il ne m'a serrée. Sa main caresse mes cheveux. Il me pose des milliers de baisers sur le front. Je sens qu'il n'a pas envie de partir, de quitter sa Mimie et sa fille adorée.

- Oui ! Je dis oui ! Je veux vivre avec toi, dis-je en l'embrassant tendrement ! Seulement ...

- Seulement ?

- J'habite près de mon père et de ma sœur. A part mes cours à la Sorbonne, rien ne me retient en France. Une duchesse se doit de vivre dans le pays de la royauté.

Nous n'arrivons pas à nous séparer, retardant le plus longtemps possible ce douloureux moment. Mais j'ai une requête à laquelle j'ai réfléchi longuement :

- Et si c'est toi qui venais habiter à Londres, lui dis-je ?

Il n'ose pas me regarder. Évidemment, la décision n'est pas facile à prendre. Il serait éloigné de Balmoral et devrait faire l'aller et retour chaque semaine.

- Je n'y avais pas pensé.

- Serait-ce un oui ?

- Je ferais n'importe quoi pour toi.

Ce sont ses dernières paroles. Il doit partir maintenant.

- Je te téléphone demain matin.

- Appelle-moi cette nuit, si tu veux.

- Non, profite de la nuit car avec Mary, tu es réveillée très tôt.

Je ne peux pas l'accompagner jusqu'à l'aéroport car je n'ai pas encore de voiture, préférant utiliser le taxi ou la limousine

de la monarchie pour me déplacer dans Londres.

Avec Mary, nous le regardons partir depuis le portail. Sa main sort par la vitre ouverte et nous fait un grand signe. Je lui réponds de la même façon et je prends la main de Mary pour faire le même geste. J'embrasse ma fille tendrement tout en pleurant une nouvelle fois.

Décidément, ce n'est pas facile de prendre une décision.

* * * *

Le lendemain, je profite d'un moment de calme, avant l'arrivée de Kate, pour appeler les Norton.

J'aurais pu demander à mon père s'il avait découvert l'ancre de Sophie mais tel que je le connais, il aurait tourné autour du pot et ne m'aurait jamais répondu.

Je monte dans ma chambre et j'ai placé Mary sur le lit, entre deux oreillers. Je ne la quitte pas des yeux, tout en composant de mémoire le numéro de Deauville. Comme d'habitude, Suzanne répond :

- Allo, Mimie, bonjour, comment vas-tu ?

- Tout va bien. Depuis deux jours, nous avons eu la visite de Jissey qui est reparti hier soir pour la Savoie.

- Vous avez discuté tous les deux de votre avenir ?

- On est indécis sur le lieu du domicile. Il aimerait que ce soit au manoir tandis que je préférerais Londres.

- Ce n'est pas facile d'être d'accord. Mais, tu as toujours l'intention de vivre avec lui, malgré ce qu'il t'a fait ?

- Mais Suzanne. Je n'oublie pas. Je le pardonne. Je n'ai pas envie de passer à côté de ma vie et le père de Mary est un garçon que je connais bien et qui me convient.

Passé la discussion sur mon avenir, je souhaite leur parler du mystère de l'ancre de Sophie :

- J'ai une question à te poser. Jissey a retrouvé des éléments qui laissent supposer que quelqu'un serait descendu dans la cave secrète de Sophie Hardey en passant par un passage dans la bibliothèque.

- ?

- Allo, tu m'entends Suzanne ?

- Oui, oui. Mais je ne sais pas de quoi tu parles.

- Vous étiez au manoir, vous avez sûrement vu ou entendu quelque chose de spécial ? C'était sûrement un peu avant le décès de mes parents ?

- Je crois savoir ce que tu veux dire... mais ... je ne peux rien te raconter ici. Je préfère te le dire lorsque l'on se verra. Quand reprends-tu tes cours à la Sorbonne ?

- Dans une semaine.

- Alors, passe nous voir avant de rentrer à Londres.
- Ça va me retarder. Je serai obligée de dormir chez vous et je réserverai un avion pour le lendemain.
- Ce serait mieux. Et comment va la petite ?
- Elle n'a pas encore eu de rhume. C'est une chance ! Le médecin l'a auscultée il y a quinze jours et la trouve en parfaite santé. En plus, elle a deux dents qui poussent devant. Il m'a donné un produit pour passer sur les gencives pour les soulager.
- Tant mieux.
- Et, là, j'attends un appel de Jissey.
- Il t'appelle tous les jours ?
- Depuis mon retour de Savoie, il m'appelle régulièrement le soir.
- Réfléchis bien à ce que tu vas faire, dit Suzanne.
- Bonne journée, au revoir.

En raccrochant, je me remémore les moments extraordinaires passés avec eux, leur gentillesse et leur sévérité, la manière qu'ils avaient de me protéger, ne me laissant rien faire qui aurait pu mettre ma santé ou ma vie en danger, tout en restant loin de moi, sans avoir l'air de rien. Jissey avait raison : il s'est passé quelque chose de si grave au manoir que Suzanne ne peut pas me le dire au téléphone. J'ai hâte de les revoir pour avoir des explications sur cette énigme et connaître la vérité.

* * * *